

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 6

Artikel: Passage de la Bérésina : (fin)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197401>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et n'apprécie ces secours que s'ils portent des noms barbares, s'ils sont en bouteilles et qu'il les faille agiter avant de s'en servir.

Tu prétends que nous en abusons, de ces drogues. Hélas, à ce propos, qu'aurais-tu dit de nos illustres prédécesseurs du siècle de Louis XIV ? Mais, si tu n'étais pas là, il y avait Molière, et — tu ne m'en voudras pas — Molière était encore bien plus méchant que toi, mon cher *Conteur*.

A titre de curiosité, veux-tu savoir comment les Diafoirus, les Purgon de l'époque, traitèrent pendant sa dernière maladie « Monseigneur le prince de Condé, fils du vainqueur de Rocroy ? » Si Monseigneur mourut de cette maladie, certes ce ne fut pas faute de soins, ni de remèdes.

Juge toi-même. Voici quelques extraits du Mémoire des médicaments fournis au prince, mémoire rédigé par M. Biet, « premier apothicaire du Roy ». C'est à la *Nouvelle Revue* que j'emprunte ces curieux détails :

Du 22 novembre 1708. — « Quatre bouteilles de tisane de corne de cerf ; y ajouter le chiendent, de l'ordre de M. Helvétius ; plus une pinte de tisane faite avec les coings, le sucre candi et la canelle selon l'ordonnance de M. Helvétius. » — Annotation : « Propre pour fortifier l'estomac, réjouir le cœur (?), resserrer le ventre fortement. La cannelle bonne pour réveiller les esprits languissants (?) ».

Du 8 décembre suivant. — « Un pot d'opiat cordial et astringent composé avec le mastic en larmes ; le corail rouge préparé, le sang de dragon en larmes, la pierre hématite préparée, la conserve de racines de grandes consoudes et le sirop de diacod (*sic*), selon l'ordonnance de MM. les médecins. » — Annotation : « Bon pour réparer les forces, pour arrêter les crachements de sang, le dévoisement et faire dormir ».

Les larmes du mastic, pas plus que celles du dragon, n'ayant rendu la santé au prince, les médecins se rabatirent sur le régime de maître Purgon, et M. Biet note avec la précision d'un teneur de livres le nombre de fois qu'il a dû exercer, auprès de l'illustre malade, la fonction la plus délicate de son humble et utile ministère.

15 mars. — « Son clystère réitéré avec l'huile d'œuf, plus, pour Monseigneur le prince, sa tisane réitérée (de corne de cerf) ; plus, son eau de pavot réitérée ; du même jour, un clystère adoucissant fait avec un jaune d'œuf au lieu d'huile, selon l'ordonnance de M. Helvétius, plus un pot de confection d'hyacinthe de deux onces. » (Avec, en note, pour fortifier le cœur et réparer les forces épuisées).

Eh bien, que dis-tu de cela ? Que diraient nos clients si nous les soumettions à pareil régime : tisane de corne de cerf, sang de dragon et mastic en larmes, etc. ?

Si nos drogues actuelles ne portent pas des noms d'oiseaux et ne sont pas précisément un régal, du moins ne se présentent-elles pas sous des appellations et sous un aspect aussi rébarbatifs que les drogues du grand siècle.

Cela dit, mon cher *Conteur*, je demeure d'accord que ni les uns ni les autres de ces remèdes n'ont pu dispenser les pauvres malades de passer dans un monde meilleur, quand pour eux l'heure avait sonné de quitter celui dans lequel nous gémissons et auquel nous tenons tant. Docteur U.

La Sophie à Branon.

La Sophie à Branon est à maîtrè pè Lozena tsi on vilho monsu et sa dama, que demàoront proutse dào pài dè Tsaudéron. Et, paret que l'ài est onco prào bin.

Cé monsu est bin boun'infant, se vo volliai, et la vilha assebin. Mà, se la dama ne sè cord pas mau lo medzi, l'est tot parai pegnetta qu'on dianstro.

L'autro dzo, que lo monsu avai prài ses soixante, sè decida dè fèrè on petit tire-bas pè l'hotò et d'invità cauquiès z'amis, qu'étiot sè vezins et avoué quoui djuivè prào soveint à cartès pè lo scallio ; adon, ie dese à sa fema d'avai couson dè lao preparà oquiè d'on pou destra po la né.

La dama sè peinsa : « Que faut-le fèrè ? Lo pesson est trào tchai ; lè boutsi vo veindont lè bifetèques à dâi prix dè fou ; omna làivra cottè gros ! Pas tant d'affèrès ; coumeint cliào morfretès dè vela sont enfarattà après cliào z'osès freccassi, m'ein vé atsetà 'na dzenelhiè que mettrè couairè avoué dào riz et sarè bin la nortse se cliào monsus ne sont pas conteints ! »

Onna bouna dzenelhiè, quand l'est prào cossua et bin grasse, est oquiè que n'est rein tant crouie et on pào onco s'ein relètsi lè pottès quand bin faut psetegni qu'on dianstre après cliào z'ou ; mà tot parai l'est dâo medzi que ne garni rein lo pétro et que va bin quand ia onco on part dè plliats d'oquiè d'autro après : on bocon dè bajou avoué dè la campòuta est bin dè meillào.

La vilhe atsité don 'na dzenelhiè que l'eut quasu po rein, kà c'étaï on petit affère que ne vaillessà pas on pudzin, ni pi on crouie polaton et avoué cein mégro qu'on dianstro, que m'einlèvine, quand fut dèplioumà, se i'avai pi dè queie repètrè on tsat.

Font don couaire cliìa dzenelhiè et, devant lo soupà, la dama dese à la Sophie que coumeint cliào monsus fariot petètrè cauquiès passès quand l'ariont medzi, failai pas manquà dè portà lo dju dè cartès su la trabillia.

Quand l'uront medzi, la soupa, la dama senaillè avoué on petit grelin po fèrè portà la dzenelhiè et la Sophie s'aminè avoué l'osé et lè cartès, que pousè dècoutè lo plliat.

— Mà ! mà ? que fédès-vo, Sophie ? l'ài fe la dama, vo z'é de dè portà cliào cartès feinamente après, quand n'areint botsi dè soupà, et na pas ora !

— Oh ! madama ! se repond la Sophie, y'è peinsa que, coumeint n'iaivai quasu rein à medzi à cliìa dzenelhiè, cliào monsus voudriont petètrè la dju à binocle ! **

Passage de la Bérésina.

(Fin.)

Alors, comme dans toutes les circonstances extrêmes, les cœurs se montrèrent à nu, et l'on vit des actions infâmes et des actions sublimes, suivant leurs différents caractères. Les uns, décidés et furieux, s'ouvrirent le sabre à la main un horrible passage ; plusieurs frayèrent à leurs voitures un chemin plus cruel encore ; ils les faisaient rouler impitoyablement au travers de cette foule d'infortunés qu'elles écrasèrent ; dans leur odieuse avarice, ils sacrifiaient leurs compagnons de malheur au salut de leurs bagages. D'autres, saisis d'une dégoûtante frayeur, pleurent, supplient et succombent, l'épouvante achevant d'épuiser leurs forces. On en vit, et c'étaient surtout les malades et les blessés, renoncer à la vie, s'écarter et s'asseoir résignés, regardant d'un œil fixe cette neige qui allait devenir leur tombeau.

Beaucoup de ceux qui s'étaient lancés les premiers dans cette foule de désespérés ayant manqué le pont, voulurent l'escalader par ses côtés ; mais la plupart furent repoussés dans le fleuve. Ce fut là qu'on aperçut des femmes au milieu des glaçons avec leurs enfants dans leurs bras, les élevant à mesure qu'elles s'enfonçaient ; déjà submergés, leurs bras raidis les tenaient encore au-dessus d'elles.

Au milieu de cet horrible désordre, le pont de l'artillerie creva et se rompit. La colonne engagée sur cet étroit passage voulut en vain rétrograder. Le flot d'hommes qui venait derrière, ignorant ce malheur, n'écoutant pas les cris des premiers, poussèrent devant eux, et les jetèrent dans le gouffre, où ils furent précipités à leur tour.

Tout alors se dirigea vers l'autre pont. Une multitude de gros caissons, de lourdes voitures et de pièces d'artillerie y affluèrent de toutes parts ; dirigés par leurs conducteurs, et rapidement emportés sur une pente raide et inégale, au milieu de cet amas d'hommes, elles broyèrent les malheureux qui se trouvèrent surpris entre elles ; puis s'entrechoquant, la plupart violemment renversées, assommèrent dans leur chute ceux qui les entouraient. Alors des rangs entiers de malheureux poussés sur

ces obstacles s'y embarrassent, culbutent et sont écrasés par des masses d'autres infortunés qui se succèdent sans interruption.

Ces flots de misérables roulaient ainsi les uns sur les autres ; on n'entendait que des cris de douleur et de rage. Dans cette affreuse mêlée, les hommes foulés et étouffés se débattaient sous les pieds de leurs compagnons, auxquels ils s'attachaient avec leurs ongles et leurs dents. Ceux-ci les repoussaient sans pitié, comme des ennemis.

Parmi eux, des femmes, des mères appelèrent en vain d'une voix déchirante leurs maris, leurs enfants, dont un instant les avait séparées sans retour. Elles leur tendirent les bras, elles supplièrent qu'on s'écartât pour qu'elles pussent s'en rapprocher ; mais emportées çà et là par la foule, battues de ces flots d'hommes, elles succombèrent sans avoir été remarquées. Dans cet épouvantable fracas d'un ouragan furieux de coups de canon, du sifflement de la tempête, de celui des boulets, de l'explosion des obus, de vociférations, de gémissements, de juréments effroyables, cette foule désordonnée n'entendait pas les plaintes des victimes qu'elle engloutissait.

Les plus heureux gagnèrent le pont, mais en surmontant des monceaux de blessés, de femmes, d'enfants renversés à demi étouffés et que dans leurs efforts ils piétinaient encore. Arrivés enfin sur l'étroit défilé, ils se crurent sauvés ; mais à chaque moment, un cheval abattu, une planche brisée ou déplacée arrêtait tout.

Il y avait aussi, à l'issue du pont, sur l'autre rive, un marais où beaucoup de chevaux et de voitures s'étaient enfoncés, ce qui embarrassait encore et retardait l'écoulement. Alors dans cette colonne de désespérés qui s'entassaient sur cette unique planche de salut, il s'élevait une lutte infernale où les plus faibles et les plus mal placés furent précipités dans le fleuve par les plus forts. Ceux-ci, sans détourner la tête, emportés par l'instinct de la conservation, poussaient vers leur but avec fureur, indifférents aux imprécations de rage et de désespoir de leurs compagnons ou de leurs chefs, qu'ils s'étaient sacrifiés.

La nuit du 28 au 29 vint augmenter toutes ces horreurs. Son obscurité ne déroba pas au canon des Russes leurs victimes. Sur cette neige qui couvrait tout le cours du fleuve, cette masse toute noire d'hommes, de chevaux, de voitures, et les clameurs qui en sortaient servirent aux artilleurs ennemis à diriger leurs coups.

Vers neuf heures du soir, il y eut un surcroît de désolation, quand Victor commença sa retraite, et que ses divisions se présentèrent et s'ouvrirent une horrible tranchée au milieu de ces malheureux, que jusque-là elles avaient défendus. Cependant, une arrière-garde ayant été laissée à Studzianska, la multitude engourdie par le froid ou trop attachée à ses bagages, se refusa à profiter de cette dernière nuit pour passer sur la rive opposée. On mit inutilement le feu aux voitures pour en arracher ces infortunés ; le jour seul put les ramener tous à la fois, et trop tard, à l'entrée du pont, qu'ils assiégèrent de nouveau. Il était huit heures et demie du matin, lorsqu'enfin Eblé, voyant les Russes s'approcher, y mit le feu.

Le désastre était arrivé à son dernier terme. Une multitude de voitures, trois canons, plusieurs milliers d'hommes, des femmes et quelques enfants furent abandonnés sur la rive ennemie. On les vit errer par troupes désolées sur les bords du fleuve. Les uns s'y jetèrent à la nage, d'autres se risquèrent sur les pièces de glace qu'il chariait ; il y en eut qui s'élançèrent tête baissée au milieu des flammes du pont qui croula sous eux ; brûlés et gelés tout à la fois, ils périrent par deux supplices contraires. Bientôt on aperçut les corps des uns et des autres s'amoncèler et battre avec les glaçons contre les chevaux ; le reste attendit les Russes. Wittgenstein ne parut sur les hauteurs qu'une heure après le départ d'Eblé, et sans avoir remporté la victoire il en recueillit les fruits.

Pendant que cette catastrophe s'accomplissait, les restes de la grande armée ne formaient plus sur l'autre rive qu'une masse informe, qui se déroulait confusément, en s'écartant vers Zemin. Tout ce pays est un plateau boisé d'une grande étendue, où les eaux, flottant incertaines entre plusieurs fentes, forment un vaste marécage ; l'armée le traverse sur trois ponts consécutifs de trois cents toises de longueur, avec un étonnement mêlé de frayeur et de joie.

Ces ponts magnifiques, faits de sapin résineux, commençaient à quelques verstes du passage. Tchaplitz les avait occupés pendant plusieurs jours. Un abatis et des tas de bourrées, d'un bois combustible et déjà sec, étaient couchés à leur entrée, comme pour lui indiquer ce qu'il avait à en faire. Il n'aurait d'ailleurs fallu que le feu de la pipe de l'un de ses cosaques pour incendier ces ponts. Dès lors tous nos efforts et le passage de la Bérésina eussent été inutiles. Pris entre ces marais et ce fleuve, dans un espace étroit, sans vivres, sans abri, au milieu d'un ouragan insupportable, la grande armée et son empereur eussent été forcés de se rendre sans combat.

Dans cette position désespérée, où la France entière semblait devoir être prise en Russie, où tout était contre nous et pour les Russes, ceux-ci ne firent rien qu'à demi. Kutousov n'arriva sur le Dniéper, à Kopis, que le jour où Napoléon abordait la Bérésina. Wittgenstein se laissa contenir pendant le temps nécessaire. Tchitchakof fut défait; et sur quatre-vingt mille hommes, Napoléon réussit à en sauver soixante mille.

Il était resté jusqu'au dernier moment sur ces tristes bords, près des ruines de Brilowa, sans abri, et à la tête de sa garde, dont la tourmente avait détruit le tiers. Le jour, elle prenait les armes et restait rangée en bataille; la nuit, elle bivouaquait en carré autour de son chef; là, ces vieux grenadiers attisaient sans cesse leurs feux. On les voyait, assis sur leurs sacs, les coudes appuyés sur les genoux et la tête sur leurs mains, sommeillant ainsi repliés sur eux-mêmes, pour que leurs membres s'échauffassent l'un l'autre, et pour moins sentir le vide de leurs estomacs.

Pendant ces trois jours et ces trois nuits, Napoléon au milieu d'eux, le regard et la pensée errant de trois côtés à la fois, soutint le deuxième corps de ses ordres et de sa présence, protégea le neuvième corps et le passage avec son artillerie, et s'unifia aux efforts d'Eblé pour sauver de ce naufrage le plus de débris possible; lui-même enfin dirigea ces restes vers Zemin, où le prince Eugène l'avait précédé.

On remarqua qu'il commandait encore à ses maréchaux, demeurés sans soldats, de prendre des positions sur cette route comme s'ils eussent encore eu des armées sous leurs ordres. L'un d'eux lui en fit l'observation avec amertume; il commençait le détail de ses pertes; mais Napoléon, décidé à repousser tous les rapports, de peur qu'ils ne dégénéraient en plaintes, l'interrompit vivement par ces mots: — « Pourquoi donc voulez-vous m'ôter mon calme? » — Et sur ce qu'il persévérait, il lui ferma la bouche en répétant avec l'accent du reproche: — « Je vous demande, monsieur, pourquoi vous voulez m'ôter mon calme? » — Mot qui, dans son malheur, explique l'attitude qu'il s'imposa et celle qu'il exigea des autres.

Autour de lui, pendant ces mortels jours, chaque bivouac fut marqué par une foule de morts. Là, étaient réunis des hommes de tous les états, de tous les grades, de tous les âges, ministres, généraux, administrateurs. On y remarqua surtout un ancien grand seigneur de ces temps bien passés, où régnait souverainement une grâce légère et brillante. On voyait cet officier-général de soixante ans, assis sur un tronc d'arbre couvert de neiges, s'occuper avec une imperturbable gaieté, dès que le jour revenait, des détails de sa toilette: au milieu de cet ouragan il faisait parer sa tête d'une frisure élégante et poudrée avec soin, se jouant ainsi de tous les malheurs et de tous les éléments déchainés qui l'assiégeaient.

La livraison de février de la *Bibliothèque universelle* renferme nombre de choses intéressantes: un article de M. Abel Veuglaire sur la justice militaire en France. — La description des fiançailles et des mariages au Japon, de M. E. Tissot. — La seconde partie du travail sur le désarmement et la paix. — Les champignons comestibles et vénéneux, essai à la fois scientifique et pratique de M. A. de Jacewski. — La partie purement littéraire comprend la suite de la curieuse Idylle franco-russe de M. Michel Delines, — et la fin impatientement attendue du résumé, par M. A. Glardon, des romans dramatiques de Anthony Hope. — Les chroniques sont pleines, comme toujours, de variétés et de choses nouvelles. — La *Bibliothèque universelle* paraît chaque mois à Lausanne, en livraisons de

224 pages in-8°. (Prix d'abonnement: Suisse, un an, 20 fr., six mois, 11 fr.; — étranger, un an, 25 fr., six mois, 14 fr.)

La chemise de nos aïeux. — Si nous en croyons le *Journal des économistes*, l'usage de la chemise remonte assez haut. Dès le XI^e siècle, on se servait de chemise, même en Orient. Cependant l'usage n'en était pas très général. Du XII^e au XIV^e siècle, la chemise était un vêtement de jour qu'on retirait sans le remplacer en se mettant au lit. Au XV^e siècle on gardait la chemise pendant la nuit.

Du XV^e au XVII^e siècle, le beau linge était très recherché et on l'exhibait le plus possible. Dans ce but, on pratiqua d'abord des fentes au pourpoint, non seulement sur le côté, mais encore aux manches; puis, le nombre des ouvertures et taillades augmentant, la chemise finit par se montrer un peu partout. Ce fut le règne des blanchisseuses.

Choses à deviner.

Le mot de la charade de samedi dernier: *épigramme*. — Ont deviné: M. Simond, Serrières; E. Bastian, Forel; Lse Orange, M. Plojoux, Genève; Favre, Romont. — La prime est échuë à Mme Lse Orange, Genève.

Charade.

Mon premier vaut cinquante fois
Ma troisième partie,
Et celle-ci contient dix fois
Ma seconde partie;
Mon tout, qui ne vaut qu'une fois
Ma troisième partie,
Contient pourtant cinq cent neuf fois
Ma seconde partie.

Contre les cors. — Un journal américain préconise l'huile de lin, remède infallible contre les cors. Cette huile apporte un soulagement rapide aux douleurs. Il suffit de mettre autour de l'orteil affligé d'un cor, un morceau de chiffon mou saturé d'huile de lin et de continuer à l'humecter d'huile soir et matin, jusqu'à ce que le cor se laisse enlever sans douleur.

Le Praticien industriel donne une formule intéressante en vue de nettoyer les panaches de plumes dont s'ornent les chapeaux des dames.

Les plumes blanches ou de teintes claires peuvent se laver dans la benzine sans qu'elles perdent leur frisure ou leur teinte; on les agite ensuite à l'air jusqu'à ce qu'elles sèchent.

Le lavage des plumes blanches peut aussi se faire dans de l'eau chaude savonneuse; on rince ensuite trois fois, on passe dans une solution d'acide oxalique et on empèse légèrement.

Brosses. — Lorsqu'une brosse est grasse, on la plonge dans de l'eau contenant deux ou trois cuillerées à soupe d'amoniaque, et on l'y laisse deux ou trois heures; puis on la rince à l'eau fraîche et on l'essuie avec soin.

Boutades.

Un meunier bararois-prussien-lorrain. — Un fait des plus curieux vient d'être constaté à Uhrigmühle-Bliesmengen.

Le meunier de cette ville est, dans toute l'acceptation du mot, un habitant de frontière. Son moulin, en effet, se trouve sur un coin de territoire confinant à la Bavière, à la Prusse et à la Lorraine; les trois territoires se touchent et la borne qui marque la séparation se trouve dans la cuisine.

Voilà donc un meunier qui dort en Bavière, mange en Prusse et travaille en Lorraine...

Un monsieur demande à un Marseillais s'il y a beaucoup de poissons dans la Méditerranée.

— Mais je pense qu'il n'y a pas de mer au monde où il y en ait autant!... Et, sans le détroit de Gibraltar, ce serait bien autre chose!... Malheureusement, il s'en échappe toujours quelques-uns par là!

X. est à la recherche d'un logement, et un concierge veut lui faire voir un « superbe » cinquième, avec balcon.

— C'est un peu haut, objecte le visiteur.

— Mais il y a l'ascenseur, réplique le concierge.

— Oh! l'ascenseur, s'écrie X., ça sert surtout à faire monter... les loyers!

Un impresario américain a cru arrêter les réclamations contre les chapeaux féminins en plaçant les dames à gauche et les hommes à droite du rez-de-chaussée. Dans un autre théâtre une dame a trouvé mieux: elle est arrivée aux fauteuils la tête surmontée d'une touffe de plumes gigantesque, et s'est assise sans s'inquiéter des murmures. Au lever du rideau, elle a délicatement enlevé la touffe et s'en est servie en guise d'éventail. A la fin du spectacle, elle a replacé sur son mignon chapeau le ventilateur et a quitté la salle vivement applaudie par les spectateurs. Serait-ce la fin du conflit?

On raconte qu'un général prussien était à un colonel pendant la bataille de Sadova: « Colonel, emparez-vous de ce poste périlleux, faites-vous y tuer avec tous vos hommes, et venez ensuite prendre de nouveaux ordres! »

Un employé de chemin de fer rédigeant un rapport sur un accident, arrivé la veille, terminait ainsi: « Cinq tués, onze blessés, huit précipités dans la rivière. A part cela, aucun accident à déplorer. »

Soirées d'amateurs. — Deux de nos meilleures sociétés artistiques nous convient cette semaine au théâtre. Mardi, c'est **La Muse** qui nous donnera, avec le précieux concours de Mlle Chovel, professeur de diction, *Judith Renaudin*, la dernière pièce de Pierre Loti. Cette œuvre est représentée pour la première fois à Lausanne. — Samedi prochain, c'est la **Société littéraire** qui donnera *l'Ami Fritz*. La délicieuse idylle d'Erckmann-Chatrain est déjà une vieille connaissance, mais une de celles qu'on revoit toujours avec un nouveau plaisir. La **Société littéraire** et **La Muse** n'ont rien négligé pour monter ces deux pièces. Interprétation et mise en scène ont été soignées d'une façon toute particulière et nous savons ce qu'il en coûte de travail, de temps et surtout d'argent. Aussi, entre ces deux spectacles, nous ne vous disons pas: choisissez; au contraire, nous vous engageons à aller applaudir également tous les deux.

THÉÂTRE. — Nos félicitations à l'administration du théâtre qui rompt de plus en plus avec la tradition du *mélo* à grand spectacle, le dimanche.

Demain, **Le Maître de Forges**, comédie dramatique en cinq actes, par Georges Ohnet. Pour dessert, **Il ne faut jurer de rien**, comédie en trois actes d'Alfred de Musset. — Rideau à 7 1/2 h. — Billets chez MM. Tarin et Dubois.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Faire-part.

MENUS ET CARTES DE TABLE

OCCASION		Les grands stocks de marchandise pour la Saison d'automne et hiver, telle que:
Ettoffes pour Dames, fillettes et enfants,		dep. Fr. 1 — p. m.
Milaines, Bouxkins, Cheviots p' hommes	» 2 50 »	
Coutil imprimé, flanelle laine et coton	» — 45 »	
Cotonnerie, toiles écruës et blanchies	» — 20 »	
jusqu'aux qualités les plus fines sont vendues à des prix excessivement bon marché par les Magasins populaires de Max Wirth, Zurich. — Echantillons franco. —		
Adresse: Max Wirth, Zurich.		

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.